

Cette torture turque

Réal-Gabriel Bujold

Numéro 11, 3e trimestre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025175ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025175ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bujold, R.-G. (1984). Cette torture turque. *Urgences*, (11), 61–70.
<https://doi.org/10.7202/025175ar>

RÉAL-GABRIEL BUJOLD

Cette torture turque

CETTE TORTURE TURQUE

Le fait de s'intéresser à une image n'apporte rien de véritablement constructif. Indéniablement rien.

Également le fait de rester assis devant un professeur cambodgien, des heures durant, un professeur qui est toujours malade le mardi et qui ne donne aucune raison valable.

C'est ce professeur qui montre l'image, la présente, l'assaisonne, (du moins tente), la brode, la flatte...

C'est ce que j'appelle la torture Turque.

Les narines de la pauvre Gérontine étaient broyées entre deux planches, deux madriers, par ces messieurs de Jasper. Les noms, vous me direz, n'ont rien de particulièrement oriental. Je vous répondrai que ce qui compte, ce sont les narines de Gérontine broyées entre deux madriers de six pouces d'épaisseur chacun. Et Gérontine voit ses deux narines hachées par les échardes pointues des madriers et elle se dit que c'est beaucoup mieux que de se faire pétrir les mamelons dans un étou. Les frères Jasper, affichant ce sombre sourire honorable chez tout mâle turc, s'essouffent à peser lourdement sur ce nez ovoïde. C'est le broyage par petits coups de l'odorat. Un broiement sadique. Les deux frères Jasper s'éclipsent et se répandent dans le temps comme cette fumée frissonnante. Ce sont des frères de sang et de haute culture. Ils s'amusez devant ce nez broyé, n'attendent même plus que Gérontine aille se le faire bulldozer par des masseurs occidentaux.

Il est bon d'ajouter que Gérontine a une soeur de deuxième lit, ou plus orientalement, une soeur de deuxième concubinage de harem. Elle se nomme Chryssoula, véritable turque engendrée à partir d'un oeuf à consistance grecque antique violé par un spermatozoïde turc et refoulé. D'où Chryssoula, la snoraude.

Celle-ci adore particulièrement les messages au tordeur de vieille lessiveuse québécoise, les vieilles laveuses d'autre-

fois. Elle joue à se faire pétrir les seins dans le tordeur, ou la tordeuse, mais elle n'a rien d'une épinette. Le lait gicle dans l'eau de rinçage.

Les deux soeurs se sentent exploitées, ce n'est pas grave, on a le nez et les seins qu'il faut. De plus, contrairement à sa soeur enflammée, Chryssoula déteste les érections spontanées des frères Jasper et de tous les mâles turcs. Ça ne la rend pas automatiquement lesbienne. L'essentiel est de goûter à la plénitude qu'apporte un bon massage dans un tordeur à rouleaux. Ça te purifie un lait maternel en criant ciseau... Nul besoin de pasteurisation ridicule et dangereuse.

N'allez surtout pas croire que Gérontine et Chryssoula sont masochistes comme le prétendent les frères Jasper de Turquie! C'est un besoin vital chez Chryssoula et un caprice purement égocentrique chez Gérontine.

Il suffit de s'intéresser à l'image.

Ça ne veut pas dire qu'il faille la comprendre pour autant. Tous ces personnages sont plastifiés, ils se reposent dans ma mémoire et de toute façon, le professeur cambodgien a pris congé, cette semaine, mardi et mercredi.

Dans ma mémoire. L'image n'est à personne. Elle est nulle part. Elle se promène dans l'ampoule de verre du néant.

Mon imagination s'efforce de communiquer avec cette image flottante et tente de l'implanter dans le gouvernement de ma mémoire. Contrairement à la stupide cigale et à la sainte fourmi, et tout comme Gérontine et Chryssoula, les deux voisines de ma caboche se côtoient bonnement, quotidiennement, et aiment prendre le thé ensemble.

J'ai souvent l'impression que mon imagination ne vit que par ce que ma mémoire lui apporte. Si je m'expliquais plus clairement, je suis certain que l'on imaginerait me comprendre alors que l'on m'ignorerait parfaitement. Parfaitement!

Dans le plus profond des parfaits.

C'est ainsi que le tordeur, les mamelons, les madriers de six pouces, le nez, Gérontine, Chryssoula, les deux monstrueux frères de sang turc et même le néant s'élèveraient bien au-dessus de l'ampoule de verre.

Toutes ces compressions se rassemblent en moi et tout à coup, me montrent l'immatérialité de l'image. Se confondent soudainement lait et sang, narines et seins... Seins sanguinolents, narines nourrissantes. Se confondent. Forment dans ma tête qui bascule une montagne de violence et de fraternité, de peur et de courage. Quelque part sur un vieux divan, entre ma mémoire et mon imagination qui ont entrepris une partie d'échecs. Et la fourmi n'est pas prêteuse. Elle cache son fou. Et sa tour.

Je cache mon fou. Sans que je le veuille (et pourtant, le professeur cambodgien ne s'est pas présenté aujourd'hui, jeudi) l'image devient ce phantasme précieux, érotique, hallucinogène, catholique. J'ai trop souvent été influencé par des images multiples et toutes plus suggestives les unes que les autres. Je veux me faire à moi-même une image sacrée. Naturelle, qui ne m'effraie point. Je sais toutefois que mes propos vont surprendre les masseurs turcs et qu'ils chercheront à demander leurs prestations d'assurance-chômage.

Al Capone et ses acolytes ont déjà joué au 150 avec la cigale et la fourmi. L'arme au poing.

Tout se brouille et disparaît.

Il n'y a plus qu'une érection sauvage, inutile. Elle est apparue dans mon univers sans raisons véritables. Je l'accepte comme on accepte la pluie.

Les frères Jasper me semblent sympathiques. Même s'ils m'ignorent. Et que je les ignore. Bandes d'ignorants. C'est la conjugaison du verbe ignorer sous toutes ses coutures. On devrait coudre des conjugaisons aux caleçons, les érections

s'en porteraient beaucoup mieux.

Le nez de Gérontine et les seins de Chryssoula ne m'ignorent pas. Ils me forcent à comprendre le pourquoi du néant. J'estime de plus que c'est avant tout la conjugaison du lait et du sang qui les pousse à agir ainsi.

Pourquoi ces deux Turcs ignorants? Masseurs en plus? Avec madriers et tordeur?

Si j'osais répondre, logiquement, impulsivement... Mais je n'ai plus cette image devant les yeux. Mes deux amies cérébrales deviendraient-elles les soeurs de sang de la cigale et de la fourmi?

Voilà des semaines que j'amuse mon nouveau phantasme, ce précieux concept de l'ampoule de l'univers.

La froide érection est maintenant disparue. Avec elle, le bon lait frais, le beurre, le boudin et le sang... Les Turcs vont s'en poulécher les babines. Avec elle aussi les madriers de six pouces d'épaisseur et le tordeur qui me tord le bras.

— Aouch!

Fiou! je jure de ne plus m'y faire prendre. Je l'ai échappé belle. Fiou!

Il y a belle lurette qu'il n'y a plus aucune image fulgurante dans ma caboche. Messieurs les Anglais auront beau se bourrer de pannequets, les animaux se faire la bestialité entre eux, enfin tout, l'image ne m'apparaîtra plus comme autrefois. Lucide, consciente, pleinement consciente.

Les deux joueuses d'échecs sont entrées dans mon cerveau. Elles y déversent leur thé froid. Une reine fantasmagorique stimule mes phantasmes. Enfante un sourire. Échec. Je laisse aussi le chemin libre à la fourmi qui est prêteuse mais qui prête mal, la pauvre, conditionnée qu'elle est par tous ces nouveaux gadgets sur le marché, ordinateurs, fichiers magi-

ques. Elle s'y perd et se fait littéralement fourrer par la cigale. Cette dernière s'accroche aux contingences de la vie et demande des pannequets aux Anglais ces messieurs.

Ils ignorent tout des pannequets. Car les pannequets auraient en principe dû être inventés par le marquis de Montcalm en mil-sept-cent-quelque-chose mais il est mort avant, tué par messieurs les Anglais qui se bourrent la face quand même dans les pannequets. Se bourrent la fraise. Sans gêne.

Le frère Jasper n'est plus le frère du frère Jasper et les deux soeurs, Gérontine et Chryssoula sont avalées par une image flasque et dégoûtante. Entre le sadisme et le réel.

Curieux ce sentiment étrange de voir s'envoler, comme des hirondelles, les véritables créateurs de mon être. Pendant une seconde infiniment longue et miraculeusement courte, une image étourdissante s'est présentée à mon cerveau, à mes amies fidèles, à ma conscience précieuse.

Les bonnes vieilles érections d'antan, comme suggérait le poète audacieux et dont on disait de lui qu'il était paresseux parce qu'il versifiait sur la galerie le samedi après-midi au lieu d'aller aider aux foins.

Mais les poètes turcs sont sûrement différents.

On aura beau dire que les influences ne marquent pas un individu, elles l'influencent, les influences, un peu comme la publicité.

Dans les siècles des siècles, il y aura sûrement d'autres têtes de Turc à turbans pour nous torturer. Et d'autres images passionnantes aussi. Prenez, par exemple, dans les civilisations antérieures: les érections ont succédé aux érections, le lait a sauvé le monde, le sang aussi (parlez-en à la Croix-Rouge), la cigale a rencontré la fourmi et la mémoire a joué aux cartes avec l'imagination. C'est bien connu. Il n'y a que Gérontine et Chryssoula qui se soient connues dans le siècle présent.

Dégonflé, rapetissé, aplati, ridicule, exploité.

Mon siècle bien à moi. Et peu importe les autres, celui de Platon, de Louis XIV et de Napoléon. Mon siècle et ma civilisation sont mes deux raisons de vivre. Je ne subordonne pas nécessairement mon siècle à ma raison de vivre mais l'éventuelle perte du bonheur me rend malheureux. C'est logique. On ne prête pas du bonheur au malheur, ça ne se fait pas, la fourmi a bien compris la situation. Bien compris.

Je n'ai plus la même image et je ne voudrais plus m'enfuir dans les songes des humains. J'aurai créé un phantasme à ma mesure, un phantasme instantané. Qu'il s'envole comme l'hirondelle! Qu'il m'échappe!

Ce professeur devant lequel je me suis assis des heures de temps m'est devenu sympathique même s'il n'est pas encore là et qu'il est vendredi, deux heures dix de l'après-midi.

Ce professeur cambodgien, d'où sort-il?

À travers toutes ces images qu'il m'a présentées, je découvre que celle que je cherche est loin derrière, que la cigale a maintenant délaissé la fourmi. J'affirmerais même que Monsieur de Lafontaine aurait eu raison de déshonorer la fourmi. Une fourmi sans défauts, je n'en connais pas et je ne crois pas jamais en rencontrer. Elles sont bonnes à rien, capables seulement de magasiner dans les plants de laitue.

Je connais mieux les cigales qui me comprennent aussi et m'ouvrent, m'ouvrent, m'ouvrent à l'univers.

L'image qui se présente ainsi à ma mémoire et à mon imagination est l'image de la torture. Car si je ne suis même pas capable de me pencher sur cette image, c'est que j'ai encore un très long chemin à parcourir.

Et croyez-moi, le spectacle m'appartient et je compte bien parcourir ce chemin avec une certaine dignité.

Cette érection aura-t-elle fait place à ce stupide pourquoi de vivre dans mon siècle que je n'en serais nullement surpris. Ce sein serait-il la raison de vivre de Messieurs-les-Anglais-tirez-les-premiers et ce nez la raison de vivre de Cléopâtre que je n'en serais pas surpris non plus.

Si j'ose parler de seins et d'érections et de nez fendants devant des madriers intellectuels de six pieds d'épais, devant des tordeurs de société et de sang, c'est que j'ai la réputation de toujours me mêler de ce qui ne me regarde pas.

L'imagination qui m'est source de vie m'est enlevée par ces conventions diaboliques qui hantent le siècle présent. Ma raison de vivre s'en trouve entravée. J'aurai beau faire face aux génies exploiters de mon siècle, je sens que je ne bougerai pas d'un pouce, que je piétinerai sur place, que je resterai malgré moi toujours au même endroit.

Toutes ces fourmis et toutes ces cigales qui sont entrées illégalement dans mon rêve réel, toutes ces idées préconçues, toutes ces remarques vaines et ces faussetés télévisées, je les passe au tordeur, je les masse entre deux planches de madrier. Pour qu'elles ne me détruisent pas.

Ceux qui ont fait sortir l'image de mon être, je les éloigne de moi. Je les amasse sur un siècle. Cette disparition involontaire des images, les fuites inattendues de mes raisons d'espérer sont devenues des tortures liées à mon être.

Mon image face à l'image. Cette exubérante torture fond en moi, m'éclabousse aussi. Ce nez dans cet étau, ces seins broyés, mes idéaux détruits, mes images foutues, ces hypocrisies frémissantes, Gérontine et Chryssoula.

La torture se dessine sur l'image. Elle se glisse en mon être pour reprendre le collier, elle m'entre par les narines, par les pores de la peau, je m'y colle. M'y emprisonne.

C'est samedi, jour de congé. Le professeur cambodgien est retourné projeter ses images sur son bateau lointain.

Le poète a la force de chanter.

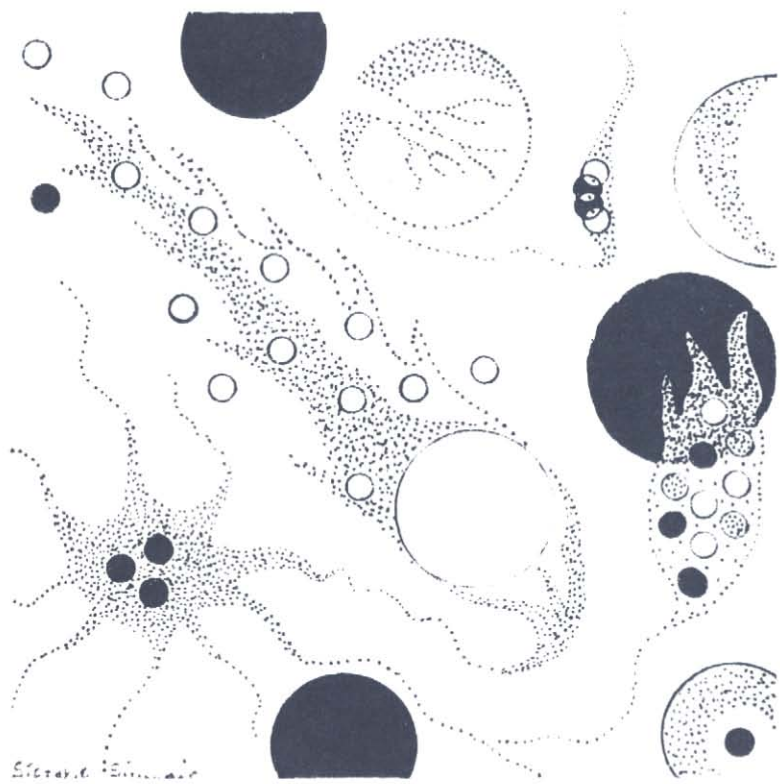
Monsieur le Curé m'a remis une belle image. C'est l'image que j'attendais. La semaine dernière, la maîtresse m'a parlé de Monsieur de Lafontaine. Elle m'a raconté la fable de la Cigale et la Fourmi. En géographie, on a visité la Turquie. La maîtresse nous a raconté une aventure merveilleuse que lui avait raconté une correspondante turque parlant français, une demoiselle Chryssoula Diamantopoulou. Mais je crois maintenant plutôt que c'était en Grèce. Je ne sais plus. Je ne suis pas tellement fort en géographie. En Histoire du Canada, Messieurs les Anglais ont tué Montcalm. Mais à la fin du dictionnaire, pendant la période de dessin, je suis allé mettre mon nez dans les pages interdites, machinalement, dans la section des noms propres. Et j'ai vu là des images épouvantables, des ssseeeiiiiinnnnnssss, des seins, des monsieurs tout nus, des martyrs affreux. Avant-hier, chez-moi, je me suis pris le bras dans le tordeur et mon père s'est échappé un madrier sur le gros orteil. On s'est tous les deux retrouvés chez ma tante Gérontine, commère de village, ramancheuse de son métier.

Je regarde l'image encore une autre fois. Découverte de dernière heure. Le nez de Gérontine est haché par les madriers des frères Jasper. Elle lutte, ne se libère pas, demeure brisée, captive, elle lutte. Je ne l'avais pas vue.

Contre cette torture. Elle se transforme. Un jour ou l'autre, la fourmi va disparaître dans ma mémoire.

C'est samedi jour de congé. Je glisse sur la côte enneigée, mes frères me lancent des balles de neige, ma soeur porte un turban, Jasper jappe.

Il ne l'a pas reconnue. Il est quand même très doué.



Stefane Sinclair

Stefane Sinclair